

PLURALISATION

SUJET MULTIPLE

Du Marsais, Encyclopédie, Construction, I, pp.490-491.

C'est lorsque pour abrégé, on donne un attribut commun à plusieurs objets différents : *la foi, l'espérance, et la charité sont trois vertus théologiques* ; ce qui est plus court que si l'on disait *la foi est une vertu théologique, l'espérance est une vertu théologique, la charité est une vertu théologique* ; ces trois mots ; *la foi, l'espérance, la charité* sont le sujet multiple. Et de même, *S. Pierre, S. Jean, S. Matthieu, etc. étaient apôtres* : *S. Pierre, S. Jean, S. Matthieu*, voilà le sujet multiple ; *étaient apôtres*, en est l'attribut commun.

ADJONCTION

Beauzée, Encyclopédie, I, pp.88-89.

Figure d'élocution par union, qui rapporte à un centre commun plusieurs membres semblables, sans répéter autant de fois le terme commun de leur relation. La suppression de ce terme commun n'entraîne aucune obscurité, parce que les lois de la syntaxe, dont l'empreinte est sensible dans les autres mots de la proposition, rappellent nécessairement l'idée du mot supprimé. Mais cette suppression, en abrégant le discours, donne de la vivacité à l'expression, et y ajoute souvent de l'énergie; c'est d'ailleurs une figure très propre à donner de la tenue à l'élocution, à en soutenir le style, et, si elle est bien ménagée, à y mettre et à y varier l'harmonie.

L'*Adjonction* peut se faire en bien des manières.

1°. En rapportant différents attributs au même sujet.

*J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
Voltaire, Zaïre, I, 1.*

Ou comme Cicéron (*Pro Archid.* VII, 17.), qui en donne deux exemples dans la même période, qu'il est difficile de rendre à cet égard avec fidélité.

Les autres (amusements) ne sont ni de toutes les saisons, ni de tous les âges, ni de tous les lieux ; mais les Lettres sont l'aliment de la jeune fille, l'amusement de la vieille, l'ornement de la prospérité, une ressource et une consolation dans l'adversité ; elles récréent dans l'intérieur des maisons, n'embarrassent point au dehors, nous accompagnent constamment la nuit, en voyage, à la campagne.

2°. En mettant plusieurs sujets d'une part, et plusieurs compléments de l'autre, dans la dépendance d'un même verbe. Voici en exemple l'endroit où Cicéron veut prouver que Pompée a toutes les qualités nécessaires à un général (*Pro leg. Manil.* XIV, 40.) ; et j'y joindrai la traduction revue par M. de Wailly, qui rend exactement la figure.

Jamais l'avarice ne le fit arrêter pour faire un riche butin ; ni la volupté pour prendre ses plaisirs, ni la beauté d'un endroit pour s'y divertir ; ni la réputation d'une ville pour la connaître, ni enfin le travail même pour se délasser.

Cicéron, Pro

3°. En réunissant plusieurs membres qui ont en commun un seul complément. Bossuet, dans l'Oraison funèbre du grand Condé, compare la vigilance et l'activité de ce grand capitaine à celles d'un aigle, qui, du haut des airs où il plane ou de la cime d'un rocher où il se repose, porte de tous côtés, des regards perçants, et tombe si sûrement sur la proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux ; puis le sublime orateur termine par une *Adjonction* aussi hardie que magnifique :

Aussi vifs étaient les regards, aussi vive et impétueuse était l'attaque, aussi fortes et inévitables étaient les mains du prince de Condé.

4°. Ce sont quelquefois différents compléments qui dépendent d'un même adjectif ou d'un même verbe ; et voici l'exemple de l'un et de l'autre dans une même période :

La pratique de la philosophie est utile à tous les âges, à tous les sexes et à toutes les conditions ; elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté.

La Bruyère

5°. Différentes propositions incidentes régies par un même verbe.

Souvenez-vous que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des justes, qu'on ne peut aller à la gloire des saints que par la croix, que, moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; et qu'au lit de mort, vous ne voudrez pas changer vos afflictions et vos peines passées contre tous les sceptres et toutes les couronnes de la terre.

6°. Diverses propositions incidentes rapportées à un même antécédent.

Il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères.

7°. Tous les rapports que la syntaxe est chargée de rendre sensibles dans l'oraison, peuvent donner lieu à l'*Adjonction*, dès que plusieurs termes antécédents tiennent à un seul conséquent, ou plusieurs conséquents à un seul antécédent, et l'on ne finirait pas, si l'on se proposait de donner des exemples de tous les cas possibles. Mais j'en citerai encore un, où l'on verra une proposition jetée entre chaque membre de l'*Adjonction* pour en devenir la preuve ; et cet exemple est encore de Massillon.

Le juste ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice; ni des ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni du jugement des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence; ni de ses passions même, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure.

ZEUGME

Beauzée, Encyclopédie, III, p.660.

Le *Zeugme* est la figure d'élocution que nous nommons en français *Adjonction*. Notre langue peut donc en fournir des exemples, aussi bien que les langues transpositives.

L'Évangile me paraît une seule règle; les exemples de Jésus-Christ mon modèle; les terreurs de la piété des dons de Dieu; la sécurité des libertins une fureur désespérée; en un mot, l'infidélité aux grâces reçues et les rechutes dans les premiers désordres le plus grand des malheurs et le caractère des réprouvés.

Le verbe *paraître*, exprimé dans le premier membre, est supprimé dans les quatre suivants, le premier et le troisième membre, seuls ensemble feraient un *Zeugme* simple, et les trois autres réunis de leur côté en feraient également un simple, parce que d'un côté il n'y aurait de sous-entendu que *paraît*, et de l'autre il n'y aurait que *paraissent*. Les cinq à la fois font un *Zeugme* composé parce qu'il y a de sous-entendu *paraît* et *paraissent*, qui sont différentes formes du même verbe. Observation, je l'ai remarqué de très petite conséquence.

CONGLOBATION

Beauzée, *Encyclopédie*, I, pp.457-459.

Figure de pensée par développement, qui, à la place d'une idée simple, substitue une énumération rapide, ou des propriétés différentes qui la caractérisent, ou des parties qui la constituent, ou des effets qu'elle produit, etc.

Cette figure est une de celles qui ont le plus d'effet dans l'éloquence et dans la poésie. Le détail où elle entre est comme une grande lumière, qui jette de la splendeur sur les choses les plus obscures. La rapidité qu'elle amène dans l'élocution y répand en même temps une chaleur qui se communique à ceux à qui l'on parle. Et le ton de confiance qui naît de cette rapidité, et de ce qu'on paraît serré et emporté par l'abondance des matières qu'on accumule, fait passer la persuasion dans les âmes qui ne peuvent résister au torrent. Si la *Conglobation* ne se propose que de peindre sans vouloir rien persuader, son pinceau est d'une vigueur qui semble agrandir les objets, les fortifier, les anoblir.

Abner, témoignant au grand prêtre Joad qu'il est découragé parce qu'il croit que Dieu a abandonné son peuple, et qu'il ne fait plus de prodiges en sa faveur ; Joad lui fait une réponse sublime par une *Conglobation* des effets récents de la toute puissance divine :

*Et quel temps fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi! toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton coeur, frapperont tes oreilles?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges fameux, accomplis en nos jours?
Des tyrans d'Israël, les célèbres disgrâces,
Et Dieu trouvé fidèle en toutes ces menaces,
L'impie Achab, détruit, et, de son sang trempé,
Le champ que par le meurtre, il avait usurpé,
Près de ce champ fatal Jézabel immolée,
Sous les pieds des chevaux, cette reine foulée,
Dans son sang inhumain, les chiens désaltérés,
Et de son corps hideux les membres déchirés,
Des prophètes menteurs la troupe confondue,
Et la flamme du ciel sur l'autel descendue,
Elie aux éléments parlant en souverain,
Les cieux par lui fermés et devenus d'airain,
Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée,
Les morts se ranimant à la voix d'Elisée?
Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,*

*Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps;
Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire;
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.,*

Fléchier (*Oraison funèbre de Turenne*) définit la valeur par une *Conglobation* de propriétés :

N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, indiscreète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissements des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui, dans le péril même, pourvoit à tout, et prend tous ses avantages; mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est inutile, et prête à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

Massillon, dans son sermon sur *la vérité d'un avenir*, montre combien est à plaindre l'impie par une *Conglobation* de circonstances :

Que l'impie est à plaindre s'il faut que l'Évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenait dans les tourments, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux.

Il y a, dans l'*Avertissement du Clergé de France* en 1770, un bel exemple, où la certitude de la révélation est établie victorieusement par une *Conglobation* de preuves.

Il semble que la certitude de la révélation se manifeste à tous les sens de l'homme et à toutes les facultés de son âme. Faits extraordinaires et miraculeux, prédictions justifiées par l'événement, promesses de l'ancienne alliance accomplies, caractères divins du Messie, ébranlement de la nature au moment de sa mort, témoignages non équivoques de sa résurrection, choix des apôtres, conversion éclatante de l'univers, incrédulité persévérante des juifs, constance inébranlable des martyrs, enchaînement sublime de la doctrine, excellence des préceptes, perpétuité de l'enseignement ; il n'est point de genre de preuves que la religion ne réunisse en sa faveur, point de genre d'esprit auquel quelqu'une de ces preuves ne puisse être sensible ; toutes sont victorieuses par elles-mêmes, toutes se prêtent un mutuel appui ; et telle est leur force, qu'on ne peut s'y refuser, sans introduire le pyrrhonisme, et détruire tout principe de certitude : et lorsque ce fait unique est constaté, lorsque l'homme est sûr que Dieu a parlé, Que peut-il lui rester encore à désirer ?

Il semble que l'impudence de Catilina est mise dans un beau jour au commencement de la *Catilinaire I*, par une *Conglobation* énergique des motifs auxquels elle résiste.

Jusqu'à quel point nous bravera ton audace effrénée ? Quoi ! ni la garde placée de nuit sur le Mont Palatin, ni les patrouilles répandues dans la ville, ni les alarmes du peuple, ni le concours des gens de bien, ni cette convocation du sénat

dans un poste fortifié, ni les regards et le maintien de ceux qui sont ici n'ont fait sur toi aucune impression ? Tu ne t'aperçois pas que tes desseins sont découverts ? Tu ne vois pas que ta conjuration est enchaînée par la connaissance que nous en avons ? Ce que tu as fait la nuit dernière, ce que tu fis la nuit précédente, où tu as été, ceux que tu as convoqués, quelles mesures tu as prises, qui de nous penses-tu qui l'ignore ?

SUSPENSION

Beauzée, Encyclopédie, III, pp.463-465.

Figure de pensée par développement, qui consiste à tenir longtemps en suspens ceux à qui l'on parle, et à les surprendre ensuite par quelque chose qu'il n'attendait pas ou qu'ils n'avaient pas même lieu d'attendre : tous heureux, qui fait du trait final comme un foyer, où se réunissent les rayons de lumière qui partent de tous les objets précédents.

La *Suspension* naît quelquefois de la simple structure du discours, où une conglobation de phrases incomplètes, et par là indéterminées, force l'esprit d'attendre la fin pour être décidé sur le sens total. En voici un exemple, tiré des entretiens solitaires de Brébeuf, qui parle à Dieu :

*Les ombres de la nuit à la clarté du jour,
Les transports de la rage aux douceurs de l'amour,
À l'étroite amitié la discorde et l'envie,
Le plus bruyant orage au calme le plus doux,
La douleur au plaisir, le trépas à la vie,
Sont bien moins opposés que le pécheur à vous.*

Quelquefois, après avoir débuté par une annonce, qui fait attendre une conclusion, on en tire une autre fort éloignée de celle qu'on attendait. Telle est, dans la tragédie de *Cinna* (V, 1.), le discours d'Auguste à ce romain, lorsqu'il lui déclare qu'il est instruit de ses projets contre sa personne : il commence par exiger de lui un silence absolu jusqu'à ce qu'il ait achevé tout ce qu'il prétend lui dire ; puis il lui rappelle tous les bienfaits dont il l'a comblé jusqu'à ce moment, ce qui remplit près de quarante vers ; il arrive enfin au point capital, après cette longue *Suspension* :

*Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire,
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens et veux m'assassiner.*

Cette fin, si longtemps attendue, frappe Cinna d'autant plus violemment : il veut éclater et nier ; mais son trouble devient contre lui une nouvelle preuve.

Souvent la *Suspension* vient du vague de plusieurs propositions générales, dont on attend l'application toute différente de celle qui se présente à la fin. Telle est celle du fameux sonnet de Scarron :

*Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature :*

*Vieux palais ruinés, chefs-d'oeuvre des Romains
Et les derniers efforts de leur architecture,*

*Colisée, où souvent ces peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature :*

*Par l'injure des ans vous êtes abolis,
Ou du moins, la plupart, vous êtes démolis ;
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.*

*Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ?*

Je ne peux me dispenser de citer ici une chanson bachique très connue, qui renferme une *Suspension* de même genre que celle du sonnet (de Panard) :

*Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
J'avoûrai désormais, grands dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable ;
J'ai vu, sans mourir de douleur,
J'ai vu... Siècles futurs vous ne pourrez le croire !
Ah ! j'en frémis encor de dépit et d'horreur !
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.*

Dans d'autres occasions, la *Suspension* naît des détours de l'amour-propre, qui craint d'en venir au point qui est l'objet de la curiosité. Telle est la belle scène entre Phèdre et Oenone, qui demande à connaître les causes du chagrin de sa maîtresse. Je l'ai citée ailleurs. (Voyez PRÉCAUTIONS ORATOIRES).

La *Suspension* peut être amenée de cent autres manières ; mais la plus ordinaire est par voie de communication. Nous trouvons sous cette forme un bel exemple de *Suspension* dans la Verrine (*De Suppliciis, IV, 9*)

Dans le territoire de Triocale, dont des esclaves fugitifs s'étaient déjà emparés, on soupçonna d'être complices de la conjuration les esclaves d'un sicilien nommé Léonidas. On les dénonça à Verrès : aussitôt, comme il était juste, les accusés furent arrêtés par son ordre et amenés à Lilybée : le maître fut assigné à comparaître, et, après la procédure nécessaire, ils furent condamnés.

Qu'arriva-t-il ensuite ? Qu'en pensez-vous ? Vous vous attendez à quelque friponnerie peut-être, ou à quelque rapine ? Les esclaves, une fois condamnés, quel moyen meut-il rester d'extorquer quelque chose ? Il faut les mener publiquement au supplice ; car on a pour témoins ceux qui ont assisté au conseil, les registres publics, l'illustre ville de Lilybée, une assemblée très respectable et très nombreuse de citoyens romains ; rien ne peut l'empêcher, il faut exposer publiquement les criminels ; on les expose donc, et on les attache au poteau.

Vous me paraissez encore attendre, vous qui devez juger, quelle suite eut ce commencement, parce que cet homme ne fit jamais rien sans se ménager quelque profit ou quelque friponnerie. Que pouvait-il faire en pareille circonstance ? Quel avantage peut-il y trouver ? Imaginez une action aussi inique que vous voudrez ; je ne laisserai pas de surpasser de beaucoup l'attente de tout le monde.

Ces esclaves condamnés comme coupables d'attentat et de conjuration, livrés pour être exécutés, déjà attachés au poteau, sont tout à coup, à la vue de plusieurs milliers d'hommes, déliés, et rendus à ce Léonidas, leur maître.

La reine d'Angleterre Henriette-Marie, pénétrée de religion, surtout dans ses dernières années, remerciait Dieu humblement de deux grandes grâces, dit Bossuet : *L'une, de l'avoir fait chrétienne ; l'autre... Messieurs, qu'attendez-vous ?*

Peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non ; c'est de l'avoir fit reine malheureuse. On sent combien le tour *suspensif* réveille ici l'attention, et contribue à faire naître dans les cœurs la surprise et l'admiration.

L'abbé Batteux nous a laissé un exemple de *Suspension* mise en action, et qu'il raconte lui-même d'une manière suspensive.

On raconte, dit-il, qu'une impératrice ayant été trompée par un lapidaire, voulut s'en venger avec éclat : elle s'adressa à son époux, lui exagéra la perfidie, et l'audace du marchand infidèle, c'était un crime de lèse-majesté. « Il est juste, dit l'empereur que vous soyez vengée ; il sera puni comme le mérite son crime : qu'il soit condamné aux bêtes. » Le jour du supplice arrivé, la princesse s'apprête à jouir de toute sa vengeance. Toute la cour, toute la ville prend part à ses sentiments. Le malheureux paraît dans l'arène ; il est tremblant, saisi, anéanti. Quel monstre va fondre sur lui ? Sera-ce un tigre furieux ? Un lion ? Un ours ? C'est un chevreau.

La *Suspension* est une figure d'un grand éclat, et conséquemment, elle doit être s'un usage rare. D'ailleurs, comme on n'a pas toujours à dire des choses extraordinaires et inattendues, on doit s'en servir avec discrétion ; il serait absurde de piquer vivement la curiosité, pour ne lui présenter à la fin qu'une chose qui serait dans l'ordre naturel.

ÉNUMÉRATION

Jaucourt, Encyclopédie, I, p.724.

Cette figure de rhétorique est admirable en poésie, parce qu'elle rassemble, dans un langage harmonieux, les traits les plus frappants d'un objet qu'on veut dépeindre, afin de persuader, d'émouvoir, et d'entraîner l'esprit, sans lui donner le temps de se reconnaître. Je n'en citerai qu'un seul exemple, tiré de la tragédie d'Athalie.

*Jéhu, qu'avait choisi sa sagesse profonde,
Jéhu, sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits.
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil dieu de l'Egypte a conservé les temples ;
Jéhu, sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures
Ni le coeur assez droit, ni les mains assez pures.*

ZEUGME

Fontanier, Les figures du discours, pp.313-315.

Le *Zeugme* consiste à supprimer dans une partie du discours, proposition ou complément de proposition, des mots exprimés dans une autre partie, et à rendre par conséquent la première de ces parties dépendante de la seconde, tant pour la plénitude du sens que pour la plénitude même de l'expression. Il diffère de l'*Ellipse* proprement dite, 1°. En ce que, dans celle-ci, les mots supprimés ne se trouvent exprimés nulle part ; 2°. En ce que celle-ci n'établit aucune dépendance entre les propositions ou les compléments.

On distingue le *Zeugme* en *Protozeugme*, en *Mézozeugme*, et en *Hypozeugme*, suivant que la partie du discours à laquelle s'en rattache d'autres, se

trouve au commencement, au milieu, ou à la fin. On le distingue aussi en *simple* et en *composé*, suivant que les mots supprimés doivent se suppléer sous la même forme, ou sous une forme un peu différente. Mais nous ne voyons pas trop à quoi toutes ces distinctions pourraient être ici utiles, et c'est pourquoi nous n'en tiendrons aucun compte.

« La douceur, la bonté du grand Henri, dit Péliisson, a été célébrée de mille louanges. » Tous les mots qui viennent après *la douceur* sont sous-entendus. Il n'en serait pas de même si l'auteur eût mis au pluriel ont été célébrées. Pourquoi ? Parce que ces mots se rapporteraient tout à la fois à la douceur et à la bonté, qui ne seraient plus présentées isolément, mais ensemble et en groupe, s'il faut dire.

Ainsi point de *Zeugme* dans ce vers de Voltaire, Poème de la loi naturelle :

*Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat
Sont tous également les membres de l'État.*

Mais il y en a un dans ceux-ci du même poète sur le bonheur, *Discours sur l'égalité des conditions* :

*Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village
Que le fat important qui pense le tenir
Et le triste savant qui croit le définir.*

Zeugme très hardi et très remarquable dans ce passage de Racine, *Phèdre*, acte II :

*Quelle sauvages mœurs, quelle haine endurcie
Pourrait en vous voyant n'être point adoucie ?*

Le second vers tout entier à suppléer au pluriel après *Quelles sauvages mœurs*, ce qui ne serait pas si, après *Quelle haine endurcie*, le poète avait mis au pluriel :

Pourraient en vous voyant n'être point adoucies ?

De même le second vers à suppléer tout entier après vos noms dans cet exemple de J.-B. Rousseau, Ode, *Qu'aux accents de ma voix*, etc,

*Un sépulcre funèbre où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.*

Il faut le suppléer en changeant *serez* en *seront*, ce sorte que ce *Zeugme*, comme composé, est encore plus hardi que le précédent.

Autre *Zeugme* composé dans ce vers que Voltaire met dans la bouche du pauvre Irus, Premier discours philosophique :

Que Crésus est heureux ! Il a tout et moi, rien.

C'est-à-dire, *Et moi, je n'ai rien.*

On lit dans *la Henriade*, Chant I :

*Ses peuples sous son règne ont oublié leur pertes ;
De leurs troupeaux féconds, leurs plaines sont couvertes,*

Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux.

et presque sans y penser, ont supplée *sont couverts*, après *les guérets*, et *sont couvertes* après *les mers*.

Delille, traduction des *Géorgiques*

*Le myrte de Vénus lui cède un fruit sanglant
Et le laurier sa graine, et les chênes leur gland*

C'est-à-dire, *Et le laurier lui cède*, et *les chênes lui cèdent*

*Choisis pour temple un bois, un gazon pour autel,
Pour offrande du vin, et du lait et du miel.*

Choisis à suppléer devant *un gazon*, et devant *pour offrande*.

*Les mers, c'est l'herbe tendre et la fraîche verdure,
Leur boisson l'eau d'un fleuve ou d'une source pure.*

ADJONCTION

Fontanier, *Les figures du discours*, pp.336-339.

L'*Adjonction* consiste à rapporter plusieurs membres ou parties du discours à un terme commun qui n'est exprimé qu'une fois. On pourrait au premier degré la prendre pour le *Zeugme*, et même quelques-uns ne l'en distinguent pas. Mais cependant il y a entre ces deux formes de discours assez de différence pour qu'on ne doive pas les confondre ensemble. En effet dans le *Zeugme*, les parties ou membres ne sont pas liés de manière à n'en faire qu'un seul comme dans l'*Adjonction* ; et il y faut toujours suppléer, au moins par la pensée, les mots sous-entendus, au lieu que dans l'*Adjonction*, il n'y a rien à suppléer, et rien même de sous-entendu.

L'*Adjonction* peut avoir lieu de bien des manières, et l'on ne finirait pas si l'on voulait donner des exemples de chacune. Mais en voici pourtant de plusieurs.

1°. Un même sujet reçoit plusieurs attributs, comme dans cet exemple de la *Henriade*, où S. Louis dit au héros du poème , chant VI :

*Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton,
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, qui t'aime.*

et comme dans le premier de ces vers où Boileau dit en parlant de Chapelain :

*Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère,
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.*

2°. Plusieurs verbes qui se suivent n'ont tous ensemble qu'un même sujet.
Boileau, *Satire VIII* :

*Son esprit au hasard, aime, évite, poursuit
Défait, refait, augmente, ôte, élève, détruit.*

Racine, *Esther*, acte III :

*Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure.*

3°. On rend un même régime commun à plusieurs verbes, comme dans le dernier de ces vers du discours de la Politique à la Discorde, *Henriade*, Chant IV.

*Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres,
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres,
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas,
Je donnais, j'enlevais, je rendais les États.*

4°. On accumule plusieurs régimes sur un seul verbe. Boileau, *Satire VIII* :

*Quiconque est riche en tout, sans sagesse, il est sage ;
Il a sans le savoir la science en partage,
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.*

Et *Épître I* :

*On verra les abus par ta main réformés
La licence et l'orgueil en tous lieux réprimés
Du débris des traitants ton épargne grossie
Des subsides affreux la rigueur adoucie
Le soldat dans la paix sage et laborieux
Nos artisans grossiers rendus industriels
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.*

5°. On fait dépendre plusieurs verbes d'un seul. Boileau, *Satire IX* :

*Irai-je dans une ode en phrases de Malherbe
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe ?
Délivrer de Sion le peuple gémissant ?
Faire trembler Memphis, et pâlir le croissant ?
Et passant du Jourdain les ondes alarmées
Cueillir mal à propos les palmes idumées ?*

6°. On fait régir plusieurs propositions incidentes par un même verbe, ou on les rattache à un même antécédent, comme quand le même poète dit, en parlant de Titus, *Épître I* :

*Tel fut cet empereur sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne et de Rhée
Qui rendit de son joug l'univers amoureux
Qu'on n'alla jamais voir si sa main fortunée
N'avait pas ses bienfaits signalé la journée.*

7°. Il est impossible de voir une proposition jetée entre chaque membre de l'Adjonction pour en devenir la preuve. Beauzée à qui nous devons beaucoup pour cet article, ainsi que pour bien d'autres, en donne pour exemple ce beau passage de Massillon :

Le juste ne dépend ni de ses maîtres, parce qu'il ne les sert que pour Dieu; ni de ses amis, parce qu'il ne les aime que dans l'ordre de la charité et de la justice; ni des ses inférieurs, parce qu'il n'en exige aucune complaisance injuste; ni de sa fortune, parce qu'il la craint; ni du jugement des hommes, parce qu'il ne craint que ceux de Dieu; ni des événements, parce qu'il les regarde tous dans l'ordre de la Providence; ni de ses passions même, parce que la charité qui est en lui en est la règle et la mesure.

Mais n'est-ce pas là un *Zeugme* au lieu d'une *Adjonction* ? Non puisque ces divers membres avec les propositions qui les accompagnent, ne font tous ensemble qu'une seule et même proposition complexe ; qu'aucun d'eux, pris isolément, n'est plus complet qu'aucun autre, et qu'ils se rattachent tous également et de la même manière au terme *ne dépend*, sans qu'il soit jamais besoin de suppléer ce terme jusqu'à la fin. Il n'en est pas de même de cet autre exemple du même orateur, dans son sermon sur *les tentations des grands* :

L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre à lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille.

Ici, avant le premier *ni*, on voit évidemment une proposition complète : *L'ambitieux ne jouit de rien*, et pour tout ce qui suit, il faut nécessairement suppléer, il ne jouit, comme s'il y avait : *l'ambitieux ne jouit de rien ; il ne jouit ni de sa gloire*, etc. Peut-être même faut-il le suppléer devant chaque *ni*. Alors il faudrait regarder comme autant de propositions elliptiques tous les divers membres qui commencent par cette particule.

CONGLOBATION

Fontanier, *Les figures du discours*, pp. 363-364.

La *Conglobation*, que l'on appelle encore *Énumération*, *Accumulation*, est une figure par laquelle, au lieu d'un trait simple et unique sur le même sujet, on en réunit, sous un seul point de vue, un plus ou moins grand nombre, d'où résulte un tableau plus au moins riche, plus ou moins étendu

Fléchier, dans son *Oraison funèbre de Turenne* :

Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire : conduites d'armées, sièges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience?

L'exemple ci-après de Racine offre deux belles *Conglobations*, l'une renfermée dans les six vers qui suivent les deux premiers, et l'autre dans les huit vers suivants. C'est Hippolyte rappelant à Thémamène divers traits de la vie de Thésée.

Tu sais combien mon âme attentive à ta voix

*S'échauffait aux récits de ses nobles exploits
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide,
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procuste, Cercyon, et Scirron, et Sinis,
Et les os dispersés du géant d'Epidaure,
Et la Crête, fumant du sang du Minotaure.
Mais, quand tu récitais des faits moins glorieux,
Sa foi, partout, offerte, et reçue en cent lieux,
Hélène, à ses parents, dans Sparte dérobée,
Salamine, témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés!,
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices,
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressais souvent d'en abréger le cours,
Heureux si j'avais pu ravir à la mémoire
Cette indigne moitié d'une si belle histoire!,*

La *Conglobation* emploie ordinairement l'*Adjonction* comme un moyen nécessaire; mais il est aisé de voir qu'elle n'est pas la même chose que l'*Adjonction*.

SUSPENSION

Fontanier *Les figures du discours* pp.364-366.

La *Suspension*, telle que nous l'entendons ici, consiste à faire attendre, jusqu'à la fin d'une phrase ou d'une période, au lieu de le présenter tout de suite, un trait par lequel on veut produire une grande surprise ou une forte impression. Quelques rhéteurs disent *Sustentation*, au lieu de *Suspension*. Mais le nom de *Sustentation* nous servira à désigner une sorte de *Suspension* qui est une figure de pensée, et non une figure de style. La *Suspension* et la *Sustentation* sont donc pour nous deux choses différentes.

Massillon, dans son *Petit Carême* :

Un prince, maître de ses passions, apprenant sur lui-même à commander aux autres, ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilège de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant, abuser de tout, et se refusant même ce qu'il aurait eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attrait du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre.

Petit Carême, 10, Sur le triomphe de la religion.

La *Suspension* est aisée à reconnaître dans ce pompeux et éloquent passage. Elle s'étend jusqu'aux mots *Un prince de ce caractère*. Pour la faire disparaître, il n'y aurait qu'à commencer la phrase par où elle finit, et qu'à dire : « *Le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre*, c'est un prince maître de ses passions, apprenant par lui-même, etc. » Mais combien la phrase alors ne perdrait-elle pas de son intérêt, puisque ni la curiosité, ni l'attention ne seraient

plus, assurément, aussi vivement excitées! Et combien peu l'on serait frappé de ce trait, que la suspension fait ressortir avec tant d'éclat et de force : Le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre!

Horace, dans *Corneille*, parle ainsi à son beau-frère Curiace, contre lequel il va avoir à combattre au nom de sa patrie :

*Combattre un ennemi pour le salut de tous
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire.
Mille déjà l'ont fait. Mille pourraient le faire.
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime
S'attacher au combat contre un autre soi-même
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une soeur
Et rompant tous ces noeuds s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.*

Ici nous pourrions faire remarquer deux *Suspensions*, l'une qui comprend les deux premiers vers, et l'autre qui commence au septième, et finit au douzième. Mais ne nous arrêtons qu'à la dernière, qui est la plus longue et la plus importante. Qu'on la fasse disparaître en disant : *Mais une vertu qui n'appartient qu'à nous, c'est de vouloir immoler au public ce que nous aimons, de nous attacher à combattre contre un autre nous-mêmes*, etc. ; on verra si la période ne perdra rien de son effet sur l'esprit, les vers pussent-ils d'ailleurs ne rien perdre de leur nombre et de leur harmonie.

N'est-ce pas la *Suspension* qui fait en grande partie la beauté du début de la fable des Animaux malades de la peste ?

*Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.*

Oui, sans doute, et même, au lieu d'une seule *Suspension*, l'on pourrait en distinguer deux, l'une commençant avec le premier vers et finissant avec le troisième, l'autre commençant avec le quatrième vers et finissant avec le cinquième ; mais il vaut mieux n'en reconnaître qu'une, et dire que, commençant au premier vers, elle cesse un moment au mot *La peste*, pour reprendre aussitôt, et continuer jusqu'à *Faisait aux animaux la guerre*.

Au reste, on peut voir par tous ces exemples que, à la suspension, se trouve ordinairement jointe quelque autre figure de style, telle que la *Conglobation*, l'*Interruption*, la *Parenthèse*, etc.

- On peut ajouter ici deux figures auxiliaires à celles de pluralisation : L'*Asyndète* et la *Polysyndète*, qui ne peuvent fonctionner sans elles.

POLYSYNDÉTON

Beauzée, Encyclopédie, III, p.167.

Figure d'Élocution par union, dans laquelle on emploie la conjonction copulative à chacun des membres réunis sous un même point de vue, au lieu de la mettre, selon l'usage qu'avant le dernier membre.

Racine dans sa tragédie d'Esther fait parler ainsi une jeune israélite :

*Quel carnage de toutes parts
On égorge à la fois les enfants, les vieillards
Et la sœur, et le frère,
Et la fille, et la mère.*

Cette figure donne de la gravité à l'élocution ; elle appuie sur les objets de détail, qu'elle semble multiplier en multipliant les conjonctions, mais elle ne convient qu'aux passions douces et capable de réfléchir.

ASYNDÉTON

Beauzée, Encyclopédie, I, p.270.

Figure d'élocution par désunion, laquelle consiste à retrancher les conjonctions copulatives, de manière que les membres semblables du discours ne sont plus liés que par leur rapprochement.

Hermione, furieuse de la mort de Pyrrhus, quoiqu'elle l'eût ordonnée, tant est grande l'inconséquence des passions, s'empporte contre Oreste qui lui avait obéi ; et après les reproches les plus outrageants, elle lui dit (Andromaque, V. 3.)

*Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
À toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.*

Athalie raconte à Mathan le songe qu'elle avait eu, les inquiétudes qu'il lui avait causées, le parti qu'elle avait pris de vouloir apaiser le dieu des juifs dans son temple :

*J'entre, le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.*

Massillon dans son sermon du véritable culte, accumule des exemples de cette figure.

Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles? Portez-vous un coeur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? Leur innocence, leur réputation, leur fortune ne perd-elle jamais rien par vos intrigues ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout, à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchants?

Cette figure donne à l'élocution de la vivacité, de la rapidité, des ailes ; mettez les conjonctions dans ces exemples, vous y ajouteriez une pesanteur, une langueur assommante ; cde ne sera plus le langage de la passion.

Le mot Asyndéton est grec, et signifie littéralement, si je peux risquer ce terme pour traduire fidèlement, Injonction (sans liaison).

Mais pourquoi employer ici le mot grec Asyndéton, puisque nos rhéteurs avaient mis à la place celui de disjonction, qui est tout français, et qui s'entendrait plus aisément ? C'est que ce dernier nom est réservé à une autre figure, véritablement approchante de celle-ci, mais qui pourtant en diffère essentiellement.

CONJONCTION

Fontanier, *Les figures du discours*, pp.339-340

La *Conjonction* (en grec Polysyndeton), consiste à employer pour chacun des membres de la proposition réunis sous un même point de vue une conjonction qui ne s'emploie d'ordinaire que pour un seul membre. Ou que pour tous à la fois, ou c'est, si l'on veut, la liaison de divers membres par la même conjonction répétée. Cette figure multiplie en quelque sorte les objets, en insistant sur chacun d'eux en particulier, et elle les rend plus présents, plus distincts que s'ils étaient offerts en groupe, et comme ne faisant qu'un. Elle indique aussi combien fortement en est occupé celui qui parle, et elle porte la même impression dans l'âme de celui qui lit ou qui écoute.

C'est mal à propos que tant de rhéteurs ont voulu la restreindre à la seule conjonction et. Une de celles qui sembleraient devoir le plus y répugner, c'est assurément la conjonction mais. Voyez cependant comme elle s'y prête bien dans ce passage de Massillon :

On lui dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs, sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie.

Et elle s'y prête-t-elle moins bien dans ces vers de Voltaire dans Zaïre :

*Oui, je le lui rendrai, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi.*

Ou dans ceux-ci du même poète, poème sur le désastre de Lisbonne :

*Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au die qui l'a formé.*

La conjonction *ou* dans le sens d'*et* ou de *soit* :

Mais les princes et les grands, dit Massillon, sont de tous les siècles. Leur vie, liée avec les événements publics, passera avec eux d'âge en âge. Leurs passions, ou consacrées dans nos monuments, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des pièges à la dernière postérité.

La conjonction *ni* :

Je n'ai plus, dit Télémaque, ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie assurée.

Mais la conjonction *et* est pourtant celle qui fournirait le plus d'exemples. Je

vais me borner à deux. Madame de Sévigné, en peignant la douleur de Madame de Longueville, à la nouvelle de la mort de son fils tué dans un combat, s'exprime ainsi :

Ah ! mon Dieu, quel sacrifice ! et là-dessus, elle tombe sur mon lit ; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé.

Voltaire, dans *La Henriade*, chant VII :
*Ô combien les Français vont répandre de larmes
Quand sous la même tombe, ils verront réunis
Et l'époux, et la femme, et la mère, et le fils !*

DISJONCTION

Fontanier, *Les figures du discours*, pp.340-342.

La *Disjonction* (en grec *Asyndéton*) consiste à retrancher les conjonctions copulatives, et à ne lier que par leur rapprochement immédiat les parties semblables du discours. On lit dans presque toutes les rhétoriques, que cette figure désunit et sépare, en un mot qu'elle est tout le contraire de la *Conjonction* ; et, à n'en juger que par son nom et que par sa forme, à ne la considérer, dis-je, que matériellement, on pourrait croire qu'il en est ainsi. Mais quand on la considère quant à l'esprit, on verra qu'elle lie plus fortement peut-être que la *Conjonction* même ce qu'elle semble désunir ou séparer. Quoi qu'il en soit, en voici des exemples :

Oreste à Hermione dans *Andromaque* :

*Si je vous aime ! ô dieux ! mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux toujours de pleurs noyés
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?*

Henriade, Chant VIII :

*On se mêle, on combat : l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.*